

M. Jean-Noël guérit vos fractures

Guérisseurs La plupart des Malgaches se tournent vers des médecins traditionnels. Efficaces, ils sont à la base du système de santé.

Reportage Valentin Dauchot
Envoyé spécial à Madagascar

Impossible d'opérer cette jeune fille", regrette le chirurgien et directeur du Programme Santé de l'ONG Louvain Coopération, Christian De Clippele lorsqu'il quitte la salle d'opération de l'hôpital de Belo sur Tsiribihina (Centre-Ouest de Madagascar). "Son état est trop faible, toute intervention la tuerait."

A l'instar de nombre de ses congénères, la jeune Malgache de 15 ans a contracté la malaria, et comme la plupart des autres patients elle s'est présentée à l'hôpital dans un état catastrophique. "Sa famille a décidé de la mettre avec ses deux baxters dans un taxibusse bondé pour l'emmener dans un autre hôpital qui a accepté de l'opérer", soupire le chirurgien "mais à moins de recevoir une transfusion elle est condamnée". Ses intestins ont éclaté, et selon les médecins, ce n'est pas la maladie qui a mis la jeune femme dans cet état mais bien le premier traitement qui lui a été délivré. "Elle est d'abord allée voir un tradipraticien qui lui a manifestement donné une dose de plante médicinale beaucoup trop forte, estime Christian De Clippele. Son corps est totalement intoxiqué."

Omniprésents en Afrique subsaharienne, "les guérisseurs" ou "tradipraticiens" occupent une place essentielle à Madagascar. Coincés dans des villages enclavés et dénués de services de santé dignes de ce nom, les villageois commencent par se soigner à l'aide des plantes et techniques traditionnelles avant de consulter leurs médecins traditionnels.

Des membres de la communauté reconnus par tous comme aptes à donner des soins, et qui bénéficient d'une confiance bien supérieure à celle accordée aux

médecins "modernes".

Une fracture: sept plumes de poulet noir

Logé en bordure de piste non loin de la célèbre "Al-lée des baobabs", le petit village de Marofandilia compte trois guérisseurs. "Dans ma spécialité – les fractures – je suis le seul", insiste M. Jean-Noël qui préfère ne pas nous communi-

quer son nom de famille "parce qu'il est beaucoup trop long". "Mais il y a également ma fille – qui a hérité de mes dons – et un troisième praticien qui ne reçoit personne les lundi et jeudi." Nous sommes dimanche mais qu'importe, l'homme ne nous rencontrera pas "car le soleil a déjà dépassé son zénith dans le ciel et que techniquement nous sommes donc déjà lundi" nous explique M. Jean-Noël en nous conduisant dans sa petite case en béton.

"La médecine traditionnelle est un don que nous héritons de nos ancêtres. Quand nous sommes enfants, nous sommes autorisés à regarder ce que font nos parents, et dès l'âge de 15 ans, nous pouvons pratiquer."

A ce niveau, pas de code de conduite ou de guide "du petit guérisseur", à chaque famille de tradipraticiens son don et ses méthodes. "Pour soigner une fracture, poursuit M. Jean-Noël, je suis une méthodologie précise: je prends une poule ou un poulet noir, je prélève sept plumes du côté gauche, je coupe le doigt arrière de la patte gauche, je prélève un peu de sang, je mélange le tout avec une feuille spéciale appelée "trois feuilles" et je fais bouillir l'ensemble que je verse encore chaud sur la fracture.

Après quoi il ne reste plus qu'à masser et poser un plâtre."

Une brûlure: un gros crachat

Exotique, la méthode n'en est pas moins dénuée de fondements. "Plus de deux mille plantes médicinales ont été identifiées et testées à Madagascar, nous explique le

"La médecine moderne peut pratiquement tout traiter, mais elle a un coût beaucoup trop élevé pour la plupart des Malgaches.

D^r TOLOTRA
Chef du service
de la médecine traditionnelle
du ministère de la Santé.

"Je prends un poulet noir, je prélève sept plumes du côté gauche, je coupe le doigt arrière de la patte gauche, je collecte un peu de sang, et je mélange le tout."

M. JEAN-NOËL
Guérisseur.

Docteur Tolotra Andriamparany, chef du service de la médecine traditionnelle du ministère de la Santé. *Elles poussent essentiellement sur les hauts plateaux et peuvent guérir toute une panoplie de maladies comme le paludisme, les diarrhées, les maladies articulaires, les troubles dermatologiques, et bien d'autres.*

L'Aloe Macrocyclada, par exemple, comporte des propriétés qui permettent d'accélérer la cicatrisation, de renforcer le système immunitaire et de lutter contre certains problèmes dermatologiques.

Les feuilles de goyave ont des propriétés antiseptiques intestinales très efficaces dans la lutte contre la diarrhée, et les feuilles de papaye servies en infusion ou en vapeur font baisser la température. Ce qui permet aux tradipraticiens de combattre les montées de fièvre et lutter contre les effets du paludisme.

"Il y a quelques mois, nous sommes allés voir un guérisseur qui disait soigner ses patients en crachant sur leurs brûlures, ajoute le Docteur Tolotra. Nous avons voulu lui prélever un peu de salive pour l'analyser mais il a refusé. Il est fort possible que ce tradipraticien mâche en réalité des plantes médicinales avant de cracher sur ses patients et que leurs propriétés adoucissantes se retrouvent dans sa salive. Bien que les médecins nourrissent une certaine méfiance vis-à-vis du domaine spirituel et soient très réticents à travailler avec les tradipraticiens, je suis personnellement convaincu que leurs méthodes fonctionnent réellement."

Le bon et le mauvais tradipraticien

Plus difficile à concevoir, la dimension spirituelle de l'intervention des guérisseurs est pourtant indissociable de leur maîtrise de la botanique.

Les rites effectués lors de la collecte des plantes ou des interventions médicales font partie intégrante du processus et visent la plupart du temps à obtenir la bénédiction des ancêtres et des dieux.

Mais contrairement à la pharmacopée, ils ne sont pas reconnus par le ministère de la Santé qui s'est fixé pour mission depuis quelques années de recenser les tradipraticiens et de débusquer les charlatans dont le nombre est en pleine augmentation. *"Avec la mondialisation, beaucoup de praticiens traditionnels sont venus d'autres pays d'Afrique sans réellement avoir de compétences, regrette le docteur Tolotra. Le système n'en est qu'à ses balbutiements, mais l'idéal serait qu'à terme, tous les tradipraticiens jugés réglementaires reçoivent une autorisation. Lorsqu'un tradipraticien affirmera qu'il peut soigner une blessure, des représentants de l'Association nationale des tradipraticiens iront tester ses capacités et faire une enquête de village."*

Des doses qui peuvent être toxiques

Enveloppée dans un boubou jaune orange, Madame Clémentine nous reçoit dans le village de Tsimañana. *"Je soi-*

gne essentiellement les femmes enceintes, les fractures et les maux de tête", lance-t-elle en nous montrant les plantes séchées qui pendent à sa hutte. Lorsque nous lui demandons comment elle détermine les doses à injecter, elle nous répond qu'"il n'y a pas vraiment de mesures". "Je fais infuser une petite quantité d'herbes dans une tasse que je fais boire à mes patients." Elle dit ne jamais avoir eu d'accidents. Mais le problème existe, certaines doses ingérées sont beaucoup trop

toxiques et peuvent avoir de graves conséquences si l'hôpital le plus proche est à plusieurs jours de voiture. D'autres praticiens pourraient par ailleurs être tentés de soigner des maladies incurables avec la simple pharmacopée pour leur bénéfice personnel. Chez Madame Clémentine, le patient paie moins d'un euro cinquante avant la consultation et ajoute ce qu'il veut. Chez M. Jean-Noël, il ne paie rien: *"La tradition familiale interdit de fixer un prix. A la guérison, j'indique à mes patients que j'ai besoin de deux mètres de toile noire, une bêche ou une marmite, et s'ils veulent donner plus cela relève de leur conscience."*

Mais il existe ici aussi des abus qui peuvent mener à des problèmes sanitaires. D'où l'intérêt de mieux cerner la médecine traditionnelle et de fixer des limites claires avec les praticiens pour mieux les intégrer dans un système de santé dont ils constituent de facto le premier pilier.

Un système, deux médecines

"La médecine moderne peut pratiquement tout traiter, reconnaît le Docteur Tolotra. Mais elle a un coût beaucoup trop élevé pour la plupart des Malgaches. Il est évident que des maladies infectieuses qui peuvent tuer un homme en quelques heures, le sida ou le cancer ne peuvent pas être suivies par la médecine traditionnelle, mais elle convient parfaitement pour les maladies dermatologiques, chroniques, articulaires ou les accouchements sans complications qui ne nécessitent pas d'intervention chirurgicale. Les guérisseurs sont les véritables prestataires des premiers soins, ils permettent de contourner le problème de l'enclavement des villages, et vu leur aura dans les communautés locales, ce sont également d'excellents agents

de prévention et d'information. Dans le contexte actuel de méfiance, certains guérisseurs ont recommandé à leur communauté de ne pas se faire vacciner sous prétexte que cela pourrait les rendre stériles. C'est le genre d'effet pervers que nous pourrions éviter s'ils sont mieux compris et intégrés."

L'exploitation juteuse des plantes médicinales

Sans parler des perspectives intéressantes offertes par la pharmacopée. *"Beaucoup d'entreprises pharmaceutiques sont présentes à Madagascar pour exploiter ses plantes médicinales, explique le chef du service de mé-*

decine traditionnelle du ministère de la Santé. Mais la majeure partie de ces entreprises envoie nos plantes à l'étranger pour identifier leur principe actif et fabriquer des molécules qu'elles nous revendent ensuite à prix élevé. Faute de financements, il y a un laboratoire étranger derrière chaque labo malgache et un vrai risque d'appropriation de notre savoir et de destruction de nos ressources."

"Il est donc essentiel de mener trois politiques, insiste le Docteur Tolotra. Investir dans nos plantes pour développer des produits en interne et fournir des médicaments moins cher à la population sur base de ses propres ressources. Analyser la totalité des plantes médicinales en laboratoire pour étudier l'efficacité et la toxicité de leur principe actif et fournir cette information aux tradipraticiens homologués, ce qui nécessitera de collaborer avec des laboratoires étrangers, mais en suivant des règles strictes. Et enfin: protéger légalement notre pharmacopée."

Si ces plantes n'ont pas disparu d'ici là. Parce qu'il existe actuellement deux menaces plus graves encore que l'exploitation internationale de la pharmacopée malgache: la déforestation en œuvre sur l'île, et l'érosion des connaissances traditionnelles qui se transmettent exclusivement par voie orale et doivent donc de toute urgence être retranscrites, sous peine de disparaître avec le temps. Un travail aussi colossal que culturellement difficile.